97

DOCTORESSE

PANTOMIME

EN UN ACTE

PAR

P. HUGOUNET

ET

E. VILLENEUVE

DESSINS DE LE NATUR

MUSIQUE DE EDMOND MISSA

PARIS
MAURICE DREYFOUS
ÉDITEUR
20, rue de Tournon

Tous droits de reproduction, traduction, représentation réservés

BIBLIOTECA·CAPRONI
·VIZZOLA·
SALA T
SCAFFALE 5
58797 FILA V

RATION

NAUX ILLUSTRÉS

nt-Georges, Paris.

ement un journal d'art et d'ac-
raire de premier ordre. Il suffit,
ste des romans dont elle a eu
dont voici les principaux :

Toute une jeunesse	ALPHONSE DAUDET.
Vicomtesse.	Id.
Le Coq basque.	PAUL BOURGET.
Artiste.	JULES CLARETIE.
Le Fond d'un Cœur.	HECTOR MALOT.
	Id.
	GEORGES OHNET.
	Id.
	Id.
	Id.
	ANDRÉ THEURIET.
	Id.
	Id.
	Id.
	LÉON DE TINSEAU.
	Id.
	PIERRE LOTI.
	ALBERT DELPIT.
	FRANÇOIS COPPÉE.
	L. BARRACAND.
	PAUL PERRET.
	Mme JEANNE MAIRET.
	MARC DE CHANDPLAIX.

L'ILLUSTRATION publie en ce moment :

ANIE

ROMAN NOUVEAU, PAR HECTOR MALOT

Illustrations d'ÉMILE BAYARD

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE		ÉTRANGER (Union postale).	
Un an.	36 francs.	Un an.	11 francs.
Six mois . . .	18 —	Six mois. . . .	22 —
Trois mois . .	9 —	Trois mois . .	11 —

Un numéro spécimen est adressé à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

*Chacun des numéros de l'*ILLUSTRATION *contient un problème de Science amusante facile à exécuter avec des objets usuels.*

DOCTORESSE!

PANTOMIME EN UN ACTE

Représentée pour la première fois au théâtre des Bouffes-Parisiens
par les soins du Cercle Funambulesque

LES 17 ET 18 DÉCEMBRE 1890

REPRISE AU DIT THÉATRE LE 12 FÉVRIER 1891

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

L'Angélus, opéra-comique en un acte, musique de M. Clément.

L'Anniversaire, comédie en un acte en prose (en société avec M. Charles Lancelin).

Un Soufflet S. V. P., comédie-bouffe en un acte en prose (en société avec M. Sadi-Pety).

ŒUVRES FUNAMBULESQUES

La Fin de Pierrot, pantomime mystique en un acte, avec douze compositions de M. Paul Balluriau. (Dentu, Editeur.)

Pierrot Benoîton, pantomime-bouffe en un acte, illustrations de Falco.

Mimes et Pierrots, notes et documents inédits pour servir à l'histoire de la Pantomime. — Un fort vol. in-8° avec un frontispice de Paul Balluriau, d'après Vautier. 2e édition. (Fischbacher, Editeur.)

Les Soirées Funambulesques (en société avec M. F. Larcher). — Un vol. in-8°, illustrations de Jules Cheret, Paul Balluriau, Le Natur, Falco, etc. (Kolb, Editeur.)

Pierrot et Pierrots, notes et documents inédits pour servir à l'histoire de la Renaissance de la Pantomime. — Un vol. in-8°, illustrations de Jules Cheret, Paul Balluriau, Vuillard, Le Natur, Maurice Neumont, Falco, Jack Abeillé, etc. (*en préparation*).

DOCTORESSE

PANTOMIME

EN UN ACTE

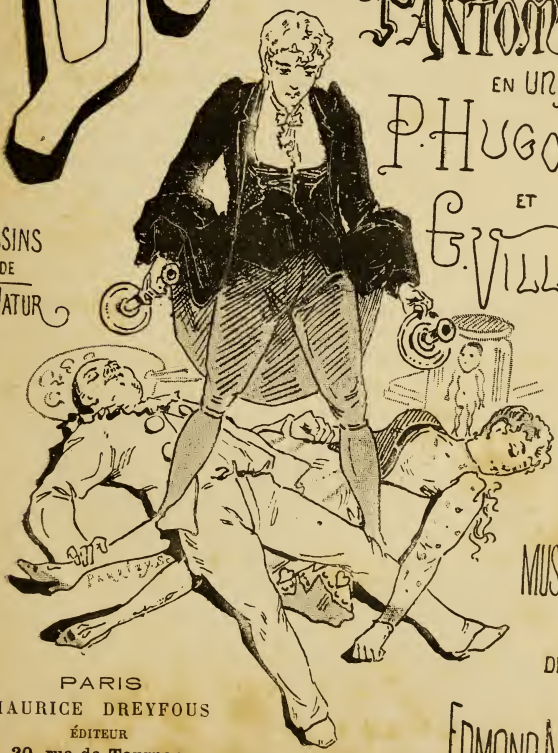
PAR

P. HUGOUNET

ET

G. VILLENEUVE

DESSINS DE LE NATUR



MUSIQUE DE EDMOND MISSA

PARIS
MAURICE DREYFOUS
ÉDITEUR
20, rue de Tournon

Tous droits de reproduction, traduction, représentation réservés

DISTRIBUTION

Cercle Funambulesque	*Personnages.*		*Théâtre des Bouffes-Parisiens*
Mlle A. Leriche	ISABELLE,	DOCTORESSE	Mlle A. Leriche
Julie Avocat	COLOMBINE,	COUTURIÈRE	Julie Avocat
M. Abel Tarride	PIERROT,	PEINTRE	M. Rablet

La partition est éditée chez MM. Hartmann et Cie.

Pour les détails de mise en scène et de costumes, s'adresser au régisseur général du théâtre des Bouffes-Parisiens.

Pour les représentations publiques, se munir de l'autorisation de MM. Debry et Roger, agents généraux de la Société des auteurs dramatiques, 8, rue Hippolyte-Lebas.

À MES INTERPRÈTES

de la première

et de la dernière

heure

P. H.

DOCTORESSE !

La scène est coupée en deux : à droite, au premier plan, une table supportant des verres à réaction, des éprouvettes et de poudreux in-folio avec un crâne en guise de presse-papier, un encrier; dans le coin, au deuxième plan, une autre table supportant des piles et une machine électrique. Au fond, au milieu, une porte que surmonte le portrait d'Isabelle; à droite une horloge; à gauche, un buffet; à côté du buffet, une cage. Sur le côté gauche, fenêtre dans le pan coupé. Sur une chaise, un costume de Pierrot. Près de la fenêtre, un chevalet de peintre avec une ébauche et deux escabeaux. Sous la table au premier plan, un réchaud à charbon et un soufflet.

SCÈNE I.

PIERROT (*seul*).

Pierrot, assis devant le chevalet, peint; mais ses mouvements inquiets, son attitude distraite trahissent une préoccupation intérieure. Il est en proie à un mal dont il ne peut définir la nature : il en cherche le siège et, se palpant, découvre que ça vient de l'estomac descendu aux talons. Parbleu, il a faim. Il jette sa palette et regarde l'heure à l'horloge.

— Midi passé! et Isabelle qui ne rentre pas. Je meurs d'inanition. Si seulement elle avait laissé quelques victuailles dans le buffet.

Il se lève et va explorer le meuble : il n'y découvre qu'un croûton de pain affreusement sec qu'il fait sonner sur le

bois et l'arête d'un hareng saur encore pourvu de sa tête. Décidément c'est peu.

Du buffet, il va à la fenêtre et d'un coup d'œil explore la

route qui, par delà le jardin ensoleillé, déroule son ruban blanc.

Pas plus d'Isabelle que sur la main.

— Ah, fait Pierrot au public, je sais bien que vous allez me dire : « mon ami tu n'as qu'à sortir et aller acheter de quoi dîner.

— Parfait ; mais pour acheter, il faut de l'argent et moi Pierrot, je n'ai pas le sou. C'est Isabelle qui a toute la monnaie et qui la met là, dans ce tiroir (*il fait sonner le tiroir qui confirme son aveu par une musique des plus argentines*).

—Vous allez encore me dire : « mais Pierrot, prend don c la clef et ouvre ce tiroir ; la clef, vous en parlez à votre aise, la clef, à moi, jamais de la vie. C'est Isabelle, toujours Isabelle, qui a la clef comme le reste. Conclusion : rien à manger ! vigile et jeûne, bien que ce ne soit pas au calendrier.

Forcé de se résigner, Pierrot ferme la fenêtre et va avec dépit serrer sa ceinture une fois de plus. Hélas, le fabricant n'avait pas prévu pareille famine et Pierrot est forcé d'ouvrir dans la courroie, avec l'un des instruments de la Doctoresse, un nouveau trou.

Sera-t-il au moins le dernier ! Il se remet à peindre et s'interrompt entre chaque touche pour faire part au public de ses désillusions. Certes quand il a conduit Isabelle à l'autel il ne s'imaginait pas se donner un maître qui confisquerait tout ce qu'il y avait de poésie dans l'existence au profit d'une science baroque et inutile. Jamais un mot aimable pour sa peinture, un regard pour ses tableaux : ainsi cette toile que je peins, ce n'est point à crier ah ! mais enfin c'est gentil, eh bien, Isabelle ne la regarderait même pas, n'ayant d'yeux que pour son bric-à-brac de fioles et de tubes. Des horreurs, des infections, des choses qui puent, qui donnent la fièvre, qui éclatent ! Ah ! qu'il y a loin des rêves du fiancé aux réalités de l'époux ! Mon pauvre Pierrot tu es bien à plaindre.

Et il se remet à peindre.

SCÈNE II

PIERROT, ISABELLE

Entrée d'Isabelle en tenue de Doctoresse, sans que son

aspect ait pourtant rien de caricatural. Mme Pierrot est une

jolie personne, une fine grenouille tombée dans le marécage médical.

Elle porte au bras et pose sur la table un panier qui semble garni d'objets soigneusement enveloppés dans des serviettes, puis elle s'empare de lettres arrivées à son adresse et commence la lecture de son courrier.

Joie de Pierrot, qui pense que la fin du jeûne est arrivée. Son ventre chante Pâques. Il se lève.

— Enfin! fait-il, te voilà donc. J'avais cru que tu ne rentrerais jamais. As-tu au moins apporté à déjeuner? Je suis mort de faim.

— A déjeuner! à déjeuner! tu ne penses qu'à déjeuner! laisse-moi lire.

Mais Pierrot a aperçu le panier posé par Isabelle sur la table. Avec des mines gourmandes, il s'en empare et s'apprête à en détailler le contenu. Moqueuse et du coin de l'œil, Isabelle l'observe.

Il avise un paquet soigneusement enveloppé.

— C'est un gigot, hein? un présalé?

— Non, mon cher, une jambe que je viens de couper, une bien belle pièce.

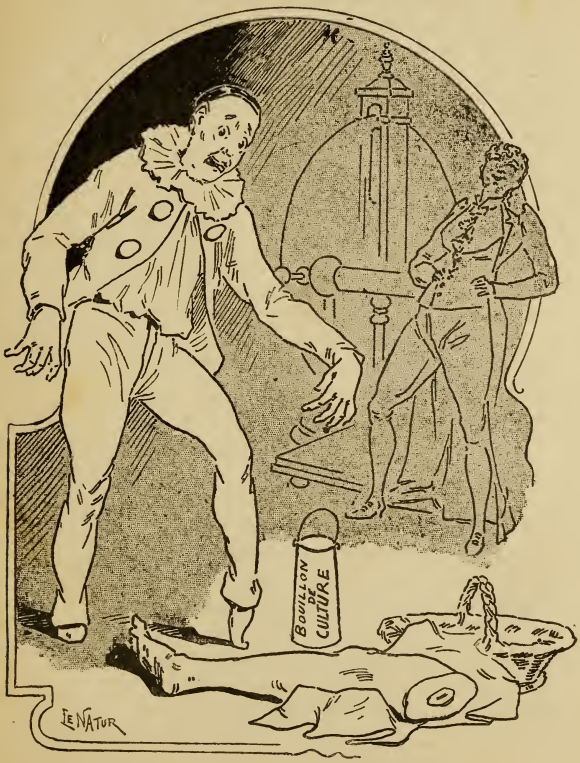
Pierrot lâche le paquet avec horreur; mais son ventre qui crie famine le ramène au panier; il y saisit une boîte à lait portant une inscription : *Bouillon...*

— Ah! parfait, voilà qui va restaurer mon estomac délabré.

Mais Isabelle l'oblige à lire la suite de l'étiquette : *Bouillon... de microbes* et elle retire, de la sciure qui remplit la boîte, trois tubes renfermant des bouillons de culture. Tous les bacilles y sont représentés : le premier abrite le choléra, le second la phtisie, le troisième le typhus. Les préparations sortent de la maison célèbre : *Au Bon Pasteur.*

Pierrot sent ses cheveux se dresser sous son noir serre-tête et, rien qu'à l'aspect des tubes, il se serre le ventre, tousse,

grelotte. Finalement, navré, il lâche le panier et bat en retraite en claquant des dents.



La Doctoresse rit de son émoi. Elle est enchantée.

— Ah! ah! tu n'as plus faim, n'est-ce pas, curieux, plus faim du tout. Voilà qui tombe à merveille, car moi j'ai à travailler et n'ai nulle envie de sortir quand vient l'inspiration!

Et, sans nul souci de Pierrot, elle s'installe à sa table et se met à écrire.

— Tu n'as pas envie... s'écrie le malheureux éclatant à la fin, eh bien! si, j'ai faim et, de plus, je suis excédé de tout ce qui se passe ici. Regarde ce buffet, que renferme-t-il? Un débris de pain du siège et le squelette d'un hareng. J'en ai plein le dos de cette anatomie.

Comme la Doctoresse ne prête pas la moindre attention au pain heurté contre la paroi du buffet, c'est sous le nez que Pierrot lui apporte les vestiges du hareng.

— Fi, l'horreur! s'écrie Isabelle et, pour chasser cette épouvantable odeur, elle se parfume en toute hâte de phénol.

— Tout est sale, continue Pierrot, il y a de la poussière partout! — et, comme Isabelle est retombée dans son grimoire, il ramasse de la poussière à pleine main et va la jeter sur le papier de sa femme.

— Merci bien, fait celle-ci en tournant le feuillet.

Pierrot est lancé, il continue :

— Tu devrais balayer, au moins.

— Non, mais pourquoi pas cirer tout de suite.

— Rien n'est fait dans le ménage, l'habit que je porte est en loques, celui qui repose sur cette chaise n'est pas meilleur. Enfin, tu n'as jamais le temps de rien.

Isabelle a tenté de faire tête à l'orage. A l'aspect du vêtement qu'étoilent de vastes déchirures, elle prend la résolution d'en finir, et arrachant l'habit à Pierrot, elle lui annonce qu'elle va le porter en face chez la couturière.

SCÈNE III

PIERROT (*seul*)

Satisfait de sa victoire et surtout du départ de la Doctoresse, Pierrot se calme. Il se rassied devant le chevalet et recommence à peindre. A cet instant, il entend dans la cage chanter le petit oiseau et en éprouve la plus vive satisfaction. Il a acheté ce canari pour avoir enfin quelqu'un à qui parler, un être pas scientifique et impressionnable par la lumière et le soleil. Mais qu'a-t-il à s'égosiller de la sorte ? — Ah ! tu as faim ? c'est comme moi. Mais que veux-tu, il n'y a rien à manger, mon ami. Fais comme ton maître, serre ta ceinture.

Et Pierrot retourne au chevalet où il commence avec l'oiseau un duo auquel seule l'entrée d'Isabelle met fin.

SCÈNE IV

PIERROT, ISABELLE.

Retour de la Doctoresse. Elle ne jette même pas les yeux sur Pierrot et, toute à ses laborieuses préoccupations, se hâte de passer un tablier, des manches et de mettre une calotte de carabin pour se replonger dans la poussière de ses livres.

Ceci ne fait pas le compte de Pierrot : la chanson de l'oiseau lui a mis du vague à l'âme. A l'appétit de tout à l'heure succède une autre fringale. Peu à peu, laissant ses pinceaux, il se prend à rêver.

Il va à la fenêtre qu'inonde le clair soleil : c'est le printemps : dans l'air tiède à travers les calices des roses entr'ouvertes s'envole la chanson des nids et sous les baisers de la brise les

amoureux vont, couples enlacés, chercher le mystère des grands bois.

La contagion de cette ivresse s'empare de Pierrot.
Il se retourne vers Isabelle et la considère longuement

alanguie par le travail dans une pose gracieuse, souriante à une réaction heureusement obtenue.

C'est qu'elle est pourtant jolie malgré son affreux accoutrement. A pas de loup il franchit l'espèce de frontière qui sépare en deux l'appartement et, par derrière, détaille un à un les attraits du visage de sa femme. Nez, bouche, yeux... oh! ces yeux, deux étoiles qui font le tour de la tête. Il pousse son inventaire plus loin quand tout à coup il s'aperçoit qu'il y a du monde dans la salle et il se tait... par discrétion.

Comme conclusion, il se baisse pour imprimer ses lèvres sur la nuque d'Isabelle, mais celle-ci se retourne soudain, l'air courroucé.

Désappointement de Pierrot. Cependant il s'empare de la main de la Doctoresse et l'attire en scène.

Isabelle ne saisit pas pourquoi on la dérange.

— Que veux-tu, Pierrot, et que signifie cette tendresse importune?

— Comment, tu ne sens pas les effluves puissants du renouveau faire affluer à ton cœur un sang plus jeune, ton oreille n'entend pas la chanson des bois et le cantique d'amour qui s'échappe de la terre en folie. Sur l'éternel couplet, les oiseaux brodent leurs intarissables variations, la terre et le ciel ne disent-ils pas d'aimer.

— L'amour? Ah! mon pauvre ami, neuf mois!

Et Isabelle va se rasseoir.

Pierrot décrochant sa guitare veut essayer quelques accords; mais immédiatement la Docteresse lui impose silence :

— Finis donc, c'est exaspérant à la fin : tu veux donc me rendre folle avec ton crin-crin.

Désolé, Pierrot reprend place devant son chevalet et Isabelle se replonge dans ses grimoires.

Comme pour consoler son maître, l'oiseau se remet à chanter. Duo avec Pierrot.

Le chant de l'oiseau fait lever la tête à Isabelle. Elle cherche d'où vient le bruit et trouve. Comment son mari a-t-il osé se procurer, sans son avis, un animal aussi gênant. Les roulades du serin la dérangent. Tout doucement, elle se coule contre la muraille, monte à la cage, saisit le canari et le jette par la fenêtre ouverte; puis regagne sa place, enchantée d'elle-même.

Pierrot cependant siffle tout seul. Etonné de voir que l'oiseau ne lui répond plus, il tourne la tête, aperçoit la chaise et la cage vide, la fenêtre ouverte; il voit sa femme qui se tord de rire et comprenant tout, fait une scène horrible à Isabelle.

L'évasion de la bestiole l'a mis hors de lui. Il ne se connaît plus et dit à sa femme tout ce qu'une indignation trop longtemps contenue lui inspire de véhément. Elle l'a volé, elle lui a pris tout le bleu de son existence d'artiste pour ne rien mettre à sa place qu'une science qui l'assomme. C'est au moins elle qui a ouvert la cage à l'oiseau?

— C'est moi, répond Isabelle, les bras croisés.

Pierrot saisit un escabeau, et la scène va devenir tragique, quand Isabelle exaspérée arrache le meuble à son mari, lui déclarant qu'elle aussi en a assez et qu'elle le quitte pour toujours. Ce disant elle lui jette à la tête tablier et manches, prend l'argent du tiroir, les livres de la table et part la tête haute, laissant Pierrot stupéfait de ce qu'il avait osé.

SCÈNE V

PIERROT (*seul*)

Désespoir de Pierrot. A qui parler, l'oiseau envolé et Isabelle partie? il en vient par horreur de l'isolement à regretter la Doctoresse. Certes, en sa compagnie, il n'était pas heureux,

mais la solitude va lui créer une vie moins gaie encore. Il

arpente, cette chambre qu'il vient de conquérir et la trouve bien vaste.

Vraiment, il y a des gens qui n'ont pas de chance!

Et puis, tout tourne mal, pas un sou entre les doublures, pas une mie entre les dents, personne à quereller : sa mélancolie augmentant, il se met à sangloter.

Non décidément, si c'est ça la vie, il vaut mieux s'en aller : il songe au suicide.

Il avise le réchaud.

— Voilà mon affaire, je vais m'asphyxier.

Avec soin et résolution, Pierrot bouche la fenêtre et la porte à l'aide du tablier et des manches d'Isabelle ; puis il installe le réchaud près du chevalet, frotte une allumette de la régie, allume le charbon, ferme les yeux et s'apprête à mourir.

Soudain il se réveille. N'a-t-il pas oublié de faire son testament. Il saisit un morceau de craie, trace sur un tableau noir ses dernières volontés. Puis, il fait ses adieux à la vie, au mobilier, au public. Enfin se rasseyant devant le réchaud, il souffle désespérément.

— Sapristi, que les charbonniers sont voleurs!

Toc, toc, on frappe à la porte. Pierrot ne bouge pas.

Toc, toc.

— C'est assommant! on ne peut même pas mourir tranquille.

Toc, toc! Impatienté, Pierrot tenant toujours le soufflet à la main, se décide à ouvrir la porte.

SCÈNE VI

PIERROT, COLOMBINE.

C'est Colombine la couturière; elle rapporte le vêtement qu'Isabelle lui avait donné à réparer. Elle pose son panier sur la table et tend la veste à Pierrot.

Embarras de celui-ci que le soufflet gêne. Enfin, il prend l'habit et offre le soufflet à Colombine qui éclate de rire.

— C'est donc vous qui faites la cuisine, Monsieur Pierrot... Et votre femme ?...

— Partie, partie pour toujours!

Pierrot se laisse tomber sur sa chaise la tête entre ses mains et il se prend à sangloter.

— Qu'est ceci... vous pleurez?... la fenêtre bouchée... un réchaud... Malheureux vous alliez casser votre pipe...

Pierrot hoche la tête.

— Et cela parce que votre femme vous a lâché. Mais mon ami, une de perdue, dix de retrouvées.

Ce discours paraît assez bon à Pierrot.

Un sourire de Colombine fait envoler le dernier papillon noir.

— Après tout, elle a raison, foin de la tristesse!

Il éteint le réchaud en versant dessus le contenu de la bouteille de phénol.

— Fi! l'horreur, s'écrie Colombine, quelle épouvantable odeur!

— Tiens vous n'aimez pas le phénol. Ce n'est pas comme l'autre... Chère enfant que je vous embrasse. — Et les in-folio, aimez-vous les in-folio?

— Je ne sais pas lire.

— Vous ne savez pas! Adorable! Ce n'est pas comme l'autre. Chère enfant que je vous embrasse.

En se dégageant, Colombine arrive au chevalet et aperçoit le tableau. Admiration. Extase.

— Oh! que c'est joli et c'est vous qui avez fait ça!

— C'est moi.

— Si vous étiez gentil, vous me montreriez comment vous faites.

Pierrot s'assied devant le tableau et va pour y ajouter quelques dernières touches, quand soudain, à regarder Colombine, il se sent pris d'un profond mépris pour ses couleurs ordinaires. Il les jette et, d'un coup d'inspiration, il emprunte aux yeux de la jeune fille leur azur, à ses lèvres leur carmin, à ses joues leur rose incarnat: c'est une palette vivante.

Souriante et penchée vers lui, Colombine le laisse agir si

engageante que Pierrot se dispose à devenir très entre-

prenant quand, tout à coup, il tombe sur la chaise, de nouveau en proie à une faiblesse.

La jeune fille se précipite : « Mon Dieu, Monsieur Pierrot, que vous arrive-t-il ? »

— Rien, dit Pierrot, l'estomac... Si seulement j'avais déjeuné !

Déjeuné ! mais Colombine revient précisément avec son panier de faire son marché. A deux on en déballe le contenu : un poulet, du vin, c'est l'amusante contre-partie de l'inventaire du panier de la Doctoresse.

Puis, avec un seul verre et une seule assiette, Pierrot déjeune enfin ayant Colombine sur ses genoux. A force de manger, le convive a la pépie.

— Je boirais bien un peu.

Et Colombine va chercher la bouteille de *Vieux Suresnes* 1802, mais refuse d'y goûter en compagnie, car au second verre son bonnet sauterait de lui-même par-dessus les moulins.

L'expérience est du goût de Pierrot qui la force à boire, et tombe à ses genoux.

La pendule sonne deux heures. Ceci met un terme à leur amoureux badinage. Colombine doit s'en aller.

— Si nous partions ensemble, propose Pierrot.

— Accepté, répond Colombine.

Pierrot va alors prendre son chapeau et écrit sur une toile blanche qu'il fixe à la porte en guise d'écriteau :

CHAMBRE A LOUER

POUR CAUSE DE DIVORCE

ON CÉDERAIT LE MOBILIER

Cependant Colombine veut emporter un souvenir du musée scientifique de celle qui fut Madame Pierrot. Parmi toutes ces

fioles, il s'en doit bien trouver quelqu'une renfermant une subtile odeur, un parfum élégant dont elle aspergera son mouchoir.

Pierrot qui connaît sa femme, essaie en vain, tout en faisant ses préparatifs de départ, de dissuader Colombine. La curieuse poursuit ses investigations, ouvrant tous les flacons et en flairant le contenu. Grimaces. Enfin, elle s'empare d'une petite bouteille bleue, pose le nez à l'orifice et tombe raide.

Stupéfaction de Pierrot qui, dans le premier mouvement et sans réfléchir, met le nez sur la fiole et tombe à son tour, gardant entre ses doigts crispés le flacon débouché.

SCÈNE VII

Les mêmes, ISABELLE.

Madame Pierrot revient en toute hâte pour chercher son panier lugubre, oublié dans le premier mouvement de colère. L'intérêt de la science l'a décidée à violer sa promesse de ne plus revenir. Rentrée en possession de son bien, elle va pour sortir quand la vue de l'écriteau l'étonne. Sa surprise redouble quand son nez perçoit l'étrange odeur répandue dans l'appartement, et tourne au tragique quand elle découvre les deux corps étendus inanimés sur le parquet.

Elle s'empresse d'ouvrir la fenêtre; puis l'instinct professionnel la guidant, elle prodigue à Colombine et à Pierrot les soins les plus empressés. Le flacon vide lui révèle à quelle formidable anesthésie ils sont en proie; qui sait même si la dose n'a pas été trop forte.

Cependant ses efforts demeurent infructueux : les deux corps sont plus inertes que jamais en dépit d'énergiques frictions. La Doctoresse s'avoue vaincue ; en deux mots, elle fait de

Pierrot, cette non-valeur, une courte oraison funèbre. Quant à la couturière, fallait pas qu'elle y aille.

Fausse sortie, puis retour en scène.

Avant de se rendre prévenir la police, Isabelle prend deux candélabres vides et dépareillés et en place un au pied de

chaque corps proportionnant la magnificence du chandelier à l'importance du défunt. Puis elle se dispose à aller quérir les autorités.

Elle est déjà sur le pas de la porte, quand une idée soudaine l'éclaire. Elle n'a pas tenté de réveiller par l'électricité ces corps qui semblent définitivement engourdis.

Sans hésiter, elle court à la machine électrique, en met les conducteurs en communication avec Pierrot et Colombine et tourne la roue qui pétille entre les tampons saupoudrés d'or mussif.

Fric, Fric.

Sous la secousse du fluide, Pierrot et Colombine se dressent ensemble sur leur séant.

Ensemble ils éternuent.

Ensemble ils soufflent chacun le cierge absent de leur candélabre pendant que le plateau de verre tourne toujours, mû par les doigts crispés d'Isabelle.

Ensemble, ils se lèvent en automates, vont à pas comptés à la porte, saluent et, quittant alors leur gravité d'automates, se sauvent à toutes jambes en riant.

SCÈNE VIII.

ISABELLE (*seule*).

Isabelle ne rit pas, mais une indicible joie illumine son visage. En un tour de main, elle fait disparaître ce qui, dans l'appartement, pourrait rappeler Monsieur Pierrot, cache les chevalets, retourne les tableaux face au mur, lance par la fenêtre panneaux et ustensiles de peintre ; puis s'emparant du champ de bataille déserté, elle place sa table au milieu de la pièce. Ainsi elle arrive à la porte laissée ouverte, souhaite

de la main bon voyage à l'époux vagabond dont la fantaisie n'entravera plus son humeur scientifique. Sur le point de la fermer, elle aperçoit l'écriteau, hausse les épaules et, le détachant, aux sons d'une marche triomphale, trace sur le carton ces lignes qui formeront désormais sa carte de visite :

ISABELLE

DOCTORESSE

SPÉCIALITÉ DE RÉSURRECTIONS

Rideau.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame.

Typographie A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.